

HOMMES ILLUSTRÉS DE L'AZERBAÏDJAN

Sadykov Mourthouz

MIRZA FATH-ALI AKHOUNDOV

Traduction par *Aziz GUEZALOV*

Rédaction par *Gorkhmaz KOULIEV*

Mirza Fathali Akhoundov (1812 -1878) — éminent écrivain-démocrate, dramaturge connu, philosophe et intellectuel azerbaïdjanais, a représenté dans ses œuvres, avec un esprit pratique, la réalité actuelle de l'Azerbaïdjan. Dans ses écrits philosophiques il propagea les idées matérialistes et préférentielles les meilleurs procédés du développement ultérieur de la littérature et de la culture nationale.

Mirza Fath-Ali Akhoundov — éminent dramaturge, écrivain, philosophe, personnalité publique, constitue une nouvelle page dans l'histoire de la pensée progressiste, esthétique, scientifique et socio-politique de Azerbaïdjan. Il prédétermina les meilleurs procédés du développement ultérieur de la culture et de la littérature nationale, fonda toute une école qui s'appelle avec juste raison celle d'Akhoundov. Successeur des principes de haute conviction idéologique et morale de ses prédécesseurs, Akhoundov assimila avec un esprit créatif, l'expérience artistique, les progrès scientifiques des peuples de la Russie et d'Europe afin de bien résoudre tous les problèmes historiques qui se posaient devant la littérature et la culture de sa nation. L'existence de ces problèmes ci-dessus mentionnés, coïncidait avec le brusque changement causé par les événements de la fin du XVIII et la première moitié du XIX siècle où l'Azerbaïdjan fut divisé en deux parties-la partie du Nord et celle du Sud: C'est à cette époque-là que l'extrême réserve nationale s'épuisait et le renforcement des liens entre les nations dans les sphères économiques et culturelles de la vie croissait de jour en jour.

Akhoundov était dévoué aux nobles idéals de son temps, il propageait fermement et sans cesse les idées révolutionnaires et démocratiques dans une situation de régime colonial. Il se livrait à une critique meurtrière des fondements des rapports esclavagiste-féodaux, des différentes doctrines réactionnaires sur le caractère exceptionnel de telle ou telle culture, de tel ou tel peuple. L'écrivain azerbaïdjanais dans ses oeuvres de publiciste et philosophiques put bien répondre à toutes les questions d'actualité émouvant de ses contemporains.

M. F. Akhoundov est né en 1812, à Noukha (aujourd'hui Chéki), chef-lieu de district du nord de l'Azerbaïdjan, dans la famille de Mamed-Tagui, originaire du sud de l'Azerbaïdjan. Il n'avait que huit ans, quand, après la séparation de ses parents, il quitta définitivement son père, il fut alors confié à un oncle de sa mère, Akhound Hadji Alesker, qui l'adopta et se chargea personnellement de son éducation. Hadji Alesker décida de le préparer à la vie religieuse et lui enseigna le Persan et l'Arabe. Fath-Ali fit ses études dans un mollakhana, à l'école d'Etat de Noukha pendant presque un an (1833). Avant le commencement de son service (1834) il connaissait déjà l'arabe, le persan, le turque et partiellement le russe. "Il n'avait terminé aucune école spéciale qui lui donnerait une instruction supérieure" — dit-on dans un document tiré de l'archive de l'auteur, "c'est grâce à la lecture régulière qu'il est finalement devenu un musulman bien instruit de son temps."

La connaissance des langues orientales lui permit de se familiariser avec les oeuvres des grands maîtres de la littérature et de la philosophie de l'Orient, et d'en approfondir l'étude.

La rencontre de Mirza Fath-Ali avec Mirza Chafi Vazeh a joué un rôle décisif dans la formation de conception futur de l'auteur. Vazeh, auteur lyrique, philosophe dont les oeuvres furent traduites dans plusieurs langues des peuples de l'Europe encore au XIX siècle, s'était rendu glorieux tout en Orient qu'en Occident.

En 1832, à Gandja, Akhoundov se lie avec Mirza Chafi Vazeh et ce dernier remarqua chez le jeune Fath-Ali un talent peu ordinaire. Mirza Chafi entreprit de le persuader de renoncer à la théologie pour des études modernes. Ses conseils firent une profonde impression sur Akhoundov, qui abandonnant définitivement la religion, se mit à l'étude de la langue et des classiques russes. A l'automne de 1834, il se rendit à Tiflis, où il entra dans l'administration comme traducteur de langues orientales, à la Direction générale des affaires civiles pour le Caucase, puis à la chancellerie du Gouverneur général de l'Empire russe au Caucase. Il devait exercer ses fonctions officielles à Tiflis jusqu'à sa mort.

Donc, une nouvelle étape de Tiflis commence pour Akhoundov. Tiflis a joué un rôle important dans la formation et le développement des idées générales d'Akhoundov sur le monde et a déterminé ultérieurement la direction de ses réflexions philosophiques et philologiques.

Il traduisait toute sorte d'ordres et d'ordonnances des autorités officielles, accomplissait des commissions de caractères différents. On s'adressait à Akhoundov pour le conseil et l'aide lorsque était nécessaire une profonde connaissance des langues orientales. On lui demandait plus souvent son avis sur les recherches scientifiques de caractère historique et ethnographiques du pays. Il prenait une part active dans toutes les affaires culturelles du pays, écrivait des articles, traduisait et commentait dans les périodiques locaux. Fath-Ali était le membre actif de la société géographique

russe au Caucase. Il collaborait en même temps avec la publication des "Actes de la Commission Archéologique du Caucase" et l'almanach littéraire. Il progressait lentement dans son service et plus tard il fut démis par suite d'une dénonciation anonyme. "Je suis dans le maleur, on m'a suspendu de mes fonctions",— avait-il écrit plus d'une fois à ses amis en demandant de lui porter secours. Son service comme interprète lui dévorait le temps, tout son loisir et la préoccupation financière de la famille le ruinait. L'altitude des autorités officielles envers Akhoundov changeait d'année en année. Les derniers 20 ans de sa vie il n'a pu publié que quelques articles. Ses multiples "projets"— sur la réforme de l'alphabet sur son célèbre traité de philosophie Lettres à Kamaluddovla, un grand nombre de ses articles sur la vie politique et sociale, l'économie et [l'instruction, sur la sociologie et l'esthétique où se manifestaient vivement ses idées révolutionnaires démocratiques ont porté un coup décisif à la religion et à l'obscurantisme musulmans; ils lui ont valu dans tout le Proche-Orient un renom de grand réformateur et de grand penseur matérialiste.

Les idées révolutionnaires-démocratiques de Mirza Fath-Ali dans les années de 60—70 du siècle passé pénétrèrent dans l'Iran et la Turquie et exercèrent une influence considérable sur la formation d'une tendance progressiste de la littérature et de la culture de ces pays. "Si tout l'univers se prononce contre moi, je ne renoncerai jamais à mes idées, et à mon projet, au contraire, je décuplerai mon activité", — écrivait notre auteur. Il était sûr que génération montante apprécierait selon le m'ente, son activité et réalisera bien ses idées. "Alors j'atteindrai mon but et je me tranquilliserai d'avance, quoique je ne puisse vivre jusqu'au moment réjouissant". Mirza Fath-Ali Ak-houndov est mort le 10 mars 1878, à l'âge de 66 ans à Tiflis où il a été enterré.

Akhoundov était un homme extrêmement courageux et résolu. Il a supporté fermement des revers de fortune et des malheurs personnels ou atteignant sa famille. Il avait eu 13 enfants dont deux ont survécu — Nissa, sa fille et Rachid, son fils. Il a bien instruit ses enfants. Nissa fut admise à une des écoles supérieures de Tiflis, tandis que Rachid termina la faculté d'ingénieur de l'université de Bruxelles; il connaissait plusieurs langues: le russe, le français, le persan, le turque; c'est justement Rachid qui a traduit pour la première fois dans l'histoire de la littérature azerbaïdjanaise du français en azerbaïdjanais "L'Aventure de petit Parisien" d'Alfred de Guésénéca.

Les rapports personnels et créateurs de Mirza Fath-Ali étaient très larges et multiformes. Parmi ses amis, ses connaissances et successeurs il y avait des poètes, des écrivains, des savants, des personnalités publiques de différents pays. Son oeuvre est étroitement liée avec celle d'un grand nombre d'hommes de lettres et de cultures des pays de l'Europe et de l'Orient. Il se distinguait par sa connaissance profonde de toutes les branches des sciences de son temps, aussi bien que par son charme personnel et sa sociabilité. Le poète russe renommé Poliansky I. qui connaissait bien Akhoundov pour avoir effectué avec lui le service l'a apprécié comme suit: "C'était un homme sympathique, instruit, incontestablement intelligent et causeur pertinent bien placé. A Tiflis, dans toutes les compagnies russes on lui réservait un accueil toujours chaleureux où il se comportait très bien".

Capitale de l'ancienne Géorgie, Tiflis était considérée au siècle dernier comme le plus grand centre commercial et culturel de Trans-caucasie, fréquenté par des négociants, des voyageurs, des savants, des écrivains et des hommes d'Etat venus de toutes les parties du monde. L'importance politique et culturelle de Tiflis s'accrut rapidement. Les répercussions du soulèvement des décabristes en Russie s'étaient fait sentir jusque dans la lointaine Tiflis. A cette époque, des représentants en vue de ce mouvement, déportés au Caucase, servaient dans l'armée et dans les organismes administratifs de Tiflis. Parmi les décabristes occupant des postes en Transcaucasie figuraient A. Bes-toujev-Marlinsky, A. N. Odoevski, V. K. Kjou-helbetjer, et c, ardents propagateurs des idées révolutionnaires dans cette région.

Leur séjour en Transcaucasie a coïncidé avec la présence à Tiflis des écrivains russes J. J. Klémentev et le comte V. A. Sollogub, du poète J. P. Polonsky, du journaliste P. S. San-kovsky, du savant orientaliste N. V. Hanykov, du célèbre écrivain arménien H. Abovjan, du poète géorgien N. Baratachvili, du poète révolutionnaire polonais Lada-Zablocki et autres écrivains et savants.

Akhoundov, qui était en fonctions à Tiflis, rencontra un grand nombre de ces personnalités et se lia avec elles, ce qui devait avoir une influence heureuse sur son développement intellectuel.

Les contacts personnels de Fath-Ali avec les personnalités progressistes de son époque, l'étude de l'expérience et des acquis culturels de la civilisation mondiale l'ont poussé à la recherche des moyens de rénovation de la littérature et de la culture de son peuple. Il se met de nouveau à étudier l'héritage artistique des classiques azerbaïdjanais, étudie l'oeuvre de Niza-mi, Fuzouli, Vaguï et Zakir, traduit et popularise par l'intermédiaire des périodiques russes, les chefs-d'oeuvre de la littérature nationale.

A Tiflis il s'était étroitement lié avec les représentants de la culture et littérature de l'Azerbaïdjan. Il rencontrait A. Bakikhanov, poète et traducteur, savant et civilisateur, fondateur de l'historiographie scientifique azerbaïdjanaise; J. Koutkachensky, auteur de "Rachid bek et Sadat khanoum". Ses contemporains, comme l'orientaliste mondialement connu, le fondateur de l'orientalisme russe Mirza Kazé-me bek; poète-traducteur et orientaliste Mirza Toptchibachev qui travaillait dans les centres scientifiques de la Russie à Petersbourg, à Kazan. Akhoundov considérait le destin de sa nation en relation étroite avec celui des autres peuples. Dans sa formation philosophique et politique il s'appuyait sur les acquis scientifiques des peuples de l'Orient et d'Europe. Il métrait savamment en oeuvre l'expérience acquise par la littérature étrangère, argumentait théoriquement la nécessité historique du développement de certains genres littéraires inconnus en Orient et capables d'accomplir des fonctions sociales et esthétiques selon l'exigence du temps.

En peu de temps, il apprit à fond le russe et put alors assimiler la culture d'avant-garde de la Russie et de l'Europe occidentale. La connaissance très poussée de la langue russe lui permit d'étudier des oeuvres des grands auteurs de la littérature mondiale et de la littérature russe et d'en tirer parti dans son oeuvre personnelle. Il lut avec beaucoup d'intérêt en russe, parmi d'autres, des oeuvres d'Homère, de Shakespeare, de Molière, de Byron, de Dumas, de Pouchkine et d'autres. Dans ses archives sont soigneusement gardées les oeuvres de Gogol, de Coltsov, de Belinsky et de Dobrolyubov avec plusieurs notes. Le fils de Mirza Fath-Ali Akhoundov, Rachid dans ses lettres de Bruxelles mentionnait plus souvent les noms de Pouchkine, Gogol, Coltsov, Tourguïénev, Victor Hugo, Byron et d'autres bien sûr suivant la tradition familiale.

Les noms immortels de Shakespeare et de Molière étaient très chers pour Akhoundov. Dans les archives d'Akhoundov sont conservés les livres de Dickens, Jules Verne. Il admirait l'oeuvre de Homère, Byron et de Dumas.

Dans les années 60—70 du siècle passé les romans de l'écrivain allemand F. Chpilgué-guène "Un soldat ne peut tenir lieu d'une armée", "Les pionniers allemands", "Le marteau et l'enclume" jouissaient d'une grande popularité chez les lecteurs, surtout, "l'esprit des jeunes lecteurs d'alors était complètement envahi par ces romans" — disait, V. Korolenko. La traduction en russe des romans ci-dessus mentionnés est également conservés dans les archives de l'auteur.

"Histoire de la révolution française" de F. Minier, "Histoire de la révolution française" de G. Zibel, "L'Inde sous l'occupation anglaise" de B. Bavon, les oeuvres de Darvine, "Voyage autour du monde dans le navire "Bible" et beaucoup d'autres livres abondent dans ses archives, la "Marseillaise" y comprise, et te» moignent de la compétence de l'auteur.

L'oeuvre de Mirza Fath-Ali contient des inventions récentes de son époque; il manifestait un intérêt exceptionnel pour les événements révolutionnaires en Europe et leurs images dans la littérature. Akhoundov admirait la personnalité de Garibaldi et d'autres patriotes et partisans du mouvement de libération nationale.

Le texte de la Marseillaise qui est soigneusement conservé dans les archives de l'auteur azerbaïdjanais témoigne de son attirance pour les idées révolutionnaires.

La nouvelle de la mort tragique du grand poète russe au cours de son duel avec Dantes, parvenue jusqu'aux confins de la Russie, bouleversa le jeune poète azerbaïdjanais. Il s'associa au deuil du peuple russe par des vers émouvants, son "Poème oriental sur la mort de Pouchkine".

Il en communiqua une traduction russe en prose à J. J. Klémentev, écrivain russe qui vivait alors à Tiflis. Celui-ci envoya la traduction, précédée d'une brève introduction, à la rédaction de la revue "Moskovsky Nabloudatel". Le poème parut en 1837 dans le deuxième tome de cette revue, avec la note suivante: "Partageant entièrement les sentiments de M. Klémentev, et le remerciant sincèrement de nous avoir envoyé cette très belle fleur jetée... sur la tombe de Pouchkine, de tout

coeur nous souhaitons le succès à un talent remarquable, d'autant plus qu'il manifeste une si grande sympathie pour la culture russe.¹

Ainsi, la première oeuvre poétique d'Akhoun-dov, publiée avant 1840, attira sur lui l'attention des lecteurs russes et fut à l'origine de relations fraternelles avec la littérature russe.

Le décabriste Bestoujev-Marlinsky qui avait vécu presque deux mois à Tiflis apprenait l'azerbaïdjanais et la culture orientale chez Akhoun-dov et Mirza Fath-Ali à son tour apprenait chez lui l'histoire, la culture de la Russie, l'oeuvre des représentants connus de la littérature russe, surtout celle de Pouchkine.

Akhoundov dans son poème oriental sur la mort de Pouchkine condamne le meurtre de grand poète russe qui avait une renommée incontestée nationale et mondiale. L'auteur azerbaïdjanais soulignait parmi les prédécesseurs de Pouchkine, notamment les représentants connus de la littérature russe tels que Lomo-nossov, Derjaviné, Karamzine et d'autres.

Le poème en question fut traduit en russe pour la deuxième fois en 1837 par A. Bestoujev-Marlinsky lors de l'expédition d'Abkhaze. Quelques jours après le décabriste fut tué. Cette traduction qui a été son dernier ouvrage fut publié dans la revue "Rousskaja Starina" (1874). Plus tard le même poème réapparut plusieurs fois dans différentes périodiques russes.

Après les années trente Akhoundov écrivait assez souvent des poésies et des poèmes où il propageait les plus chères de ses idées sur l'instruction, sur la réforme de l'alphabet arabe, il critiquait des parasites religieux qui mettaient obstacle au développement culturel de la masse. Il avait écrit également des poésies lyriques dont une a été consacrée à la belle Polonaise Vanda qui avait donné des concerts en 1876 à Tiflis.

La majorité écrasante de ses poésies (à peu près 40) sont l'épître adressé au poète azerbaïdjanais Zakir, à son ami Djafar Kouly-khan. Elles sont écrites en style populaire où se distinguent l'influence de la riche tradition poétique nationale et celle des classiques de la littérature azerbaïdjanaise tel que de Vaguif, de Zakir que d'après Akhoundov sont tous deux sans précédents et remarquables. C'est Mirza Fath-Ali qui a préparé les oeuvres de Zakir et de Vaguif à l'édition avec une préface. Une partie des oeuvres poétiques de ces deux auteurs est entrée dans le recueil de poésies des ailleurs azerbaïdjanais de XVIII—XIX siècle avec l'introduction de Ad. Berger.

L'édition de Leipzig fit apparaître le recueil en 1868 en allemand.

Une autre partie des vers de Zakir et de Vaguif fut traduite en russe par Akhoundov et publiée dans le journal "Kavkaz" et dans l'al-manach "Zourna". La traduction de Mirza Fath-Ali fut hautement appréciée par N. G. Tchernichevsky qui disait: "Celle traduction est l'imitation orientale de Pouchkine".

Cependant, la poésie n'était pas la principale activité littéraire d'Akhoundov. Elle occupe relativement peu de place dans son oeuvre. Akhoundov esimait que, pour ne pas faillir à sa noble mission, la littérature devait être au service du peuple. Il cherchait donc une forme d'expression qui lui permît de peindre les vices de la société contemporaine, de dévoiler ce qu'elle avait de corrompu et d'éveiller le peuple de sa léthargie séculaire. Cette forme, il la trouva dans le théâtre.

Dans ses articles esthétiques et philosophiques Akhoundov a mainte fois souligné la fonction éducative et instructive de la littérature.

La littérature doit refléter des problèmes vitaux de l'époque, elle doit exprimer l'intérêt *du* peuple, éveiller chez les gens des sentiments humains, susciter chez chacun la libre pensée, l'amour envers la patrie, la dignité et c. Telles sont des idées principales mentionnées plus d'une fois dans son oeuvre. Il lutta sans cesse pour une littérature réaliste. Il proposait une utilisation large de la critique, de l'ironie, du sarcasme dans le système d'éducation de la génération actuelle et futur. D'après Akhoundov, la littérature c'est un vrai acte social, chargée de servir les idéals de la société. Esprit novateur, Akhoundov comprenait tout le rôle que les oeuvres théâtrales pouvaient jouer dans l'éducation de la génération à venir, dans sa préparation à la lutte contre l'obscurantisme des masses populaires, et dans la révélation des laideurs engendrées par le monde féodal. Le genre dramatique qui lui paraissait le mieux correspondre à son but était la comédie. Il considérait la critique comme l'arme qui fraie la voie au progrès.

La découverte, à Tiflis du théâtre européen marqua profondément son esprit. Akhoundov

subit d'emblée le charme des pièces des grands auteurs d'Europe occidentale et de Russie (Molière, Shakespeare, Dumas, Griboedov, Gogol) dont l'ironie, le scepticisme et le non-conformisme correspondaient si bien à son propre tempérament. Bientôt une idée s'imposa à lui: il allait, lui aussi, écrire des comédies en prose courante, où il peindrait les mœurs de sa propre société, de sa propre nationalité azerbaïdjanaise, dans sa langue maternelle, en s'efforçant de trouver le ton vrai de cette langue vivante.

"Tiflis est une ville bien civilisée, — écrivait l'éminent écrivain russe L. Tolstoï le 12 novembre 1851, — imitant avec succès Petersbourg elle possède une grande société élite de gens cultivés où fonctionne le théâtre russe et l'opéra italienne dont je profitais, moi aussi".

Le théâtre local aida Mirza Fath-Ali à trouver une forme et structure pour ses comédies. Ce qui constitue le contenu de ses oeuvres dramatiques, c'est la réalité azerbaïdjanaise, le destin et l'intérêt de son peuple et des problèmes qui préoccupaient le peuple aussi bien que Akhoundov comme poète, dramaturge, philosophe et réformateur.

S'étant familiarisé avec le théâtre classique, il commença en 1850 à écrire ses comédies, qui sont la première assise du théâtre national.

Au cours de la première moitié des années 1850 Akhoundov écrit six comédies: "Mollah Ibrahim-Khalil-alchimiste", "Monsieur Jordan, botaniste et le derviche Mestèli chah, célèbre magicien", "L'Aventure du Vizir du Khan de Lenkoran", "L'Aventure de l'Avar ou Hadji Gara", "L'Ours et le voleur", "Histoire des Avocats". L'auteur les avait traduites lui-même en russe et avait publié dans le journal "Kav-kaz" (1851 — 1856).

Sa première comédie fut "Mollah Ibrahim-Khalil-alchirnisie". Elle marqua ses débuts dans l'art dramatique. Elle est relativement plus courte que la plupart des comédies. Malgré cela, la pièce, par son réalisme et son caractère national, mérite une attention particulière.

"L'Alchimiste" est un tableau brillant, véridique et typique de la vie azerbaïdjanaise vers 1840, peint dans des tons vifs et expressifs. Thème, sujet et personnages n'ont pas été inventés par l'auteur, il les a empruntés à la réalité. Il a tiré le sujet d'un épisode réel dont il avait été le témoin en tant que fonctionnaire. Ayant eu directement connaissance des faits, Akhoundov a pu imaginer une intrigue captivante.

L'Alchimiste est une satire mordante dirigée contre l'idéologie médiévale et féodale, contre l'obscurantisme et l'opium de la religion et contre le parasitisme des mollahs et des cheiks.

Le personnage central, le héros de la comédie, est Mollah Ibrahim Khalil. Il nous est présenté comme un trompeur, un vilain personnage, et fort habile à prendre au piège les naïfs.

L'auteur ridiculise les "gens de Noukha", être stupides, et fanatiques. Ils ont rompu les liens avec la société contemporaine de l'auteur: ce sont des hypocrites et esclaves de leurs Sentiments les plus bas.

Pour jeter la lumière sur le monde intérieur de ses personnages négatifs, l'auteur crée un contraste entre le héros positif, le poète Hadji Nourou et les gens de Noukha. Hadji Nourou nous rappelle un peu le Tchatsky de la pièce de Gribouedov "Le Malheur d'avoir trop d'esprit" et l'Alcèste de Molière. Comme eux, il est passif dans la lutte menée contre l'ignorance de milieu.

"L'Alchimiste" fut la première oeuvre de la littérature azerbaïdjanaise qui porta un coup violent au clergé réactionnaire et à l'obscurantisme religieux.

La même année, Akhoundov écrivit sa seconde comédie, "Histoire de Monsieur Jordan, le botaniste et du derviche Mestèli chah, le célèbre magicien".

Le sujet essentiel de la pièce est la lutte contre la sorcellerie, dont le principal personnage négatif de la comédie, le derviche Mestèli chah, est un représentant caractéristique. C'est le type, même de ces sorciers et magiciens qui, dans un monde obscurantiste, acquièrent leur renommée grâce à la naïveté des femmes au coeur simple.

L'auteur nous transporte, avec cette comédie, dans un autre domaine de l'idéologie médiévale: brossant d'admirables tableaux de mœurs, il nous introduit dans le monde de la sorcellerie. De ce point de vue, la guerre aux sorciers et à la sorcellerie revêt une grande importance dans les oeuvres des écrivains novateurs.

La "destruction" imaginaire de Paris coïncide avec la nouvelle de la révolution en France et

elle est comme l'effet d'une force mystérieuse, le résultat des sortilèges et des charmes de Meslèli chah. Cette présentation des événements dans la comédie est certainement intentionnelle.

Le héros positif de la comédie est Chahbaz bey qui s'oppose au derviche Mestèli chah-le représentant du monde ancien et figé, du monde plongé dans les ténèbres, inerte et sans mouvement. Chahbaz bey représente le monde nouveau, le monde de lumière, il est le symbole du progrès, de la civilisation et de la liberté.

A l'argument principal de sa comédie, l'auteur a ajouté le thème secondaire de la révolution française de 1848. Elle avait beaucoup intéressé Akhoundov et suscité son enthousiasme. Comme les démocrates russes, il en avait suivi les péripéties, et sa comédie "Monsieur Jordan et le derviche Mestèli chah" fait écho, dans une certaine mesure, à ce grand événement historique.

La troisième oeuvre dramatique d'Akhoundov est la comédie intitulée "L'Aventure du Vizir du Khan de Lenkèran".

L'idée essentielle de la comédie est la lutte contre le despotisme féodal. L'auteur met en scène deux personnages satiriques, le vizir Mirzeh Hèbib et le Khan de Lenkèran. Le vizir est le personnage central de la comédie.

Le rire de l'auteur fait naître chez les spectateurs une animosité et une haine implacable contre le vizir hypocrite et stupide, incarnation des maux de la féodalité.

Le deuxième personnage négatif et satirique de la comédie est le gouverneur du khanat de Lenkèran, despote tyrannique dont les désirs ne connaissent pas de frein.

Quelqu'un se plaint-il d'un voisin qui a blessé l'oeil de son cheval d'un coup de bâton, le khan lui répond: "Eh bien, va crever les deux yeux du cheval de ton voisin". Il appuie sa sentence ridicule sur une prescription du Coran qui dit: Oeil pour oeil, dent pour dent, toute blessure doit être punie par la loi du talion".

L'auteur ridiculise ainsi non seulement la conduite d'un despote, mais aussi la loi islamique, cause de tant de maux et d'infortune.

Les sarcasmes de l'auteur atteignent mortellement le système patriarcal et féodal. Le célèbre dramaturge soviétique Dj. Djabarly écrit à ce sujet: "Par l'extrême vivacité d'une satire pleine de substance, Akhoundov porte un coup définitif au régime féodal et patriarcal, en même temps qu'au système monarchique de gouvernement".

Un personnage positif fait contraste avec le Khan, c'est Teymour Agha, homme intelligent, juste et généreux. Parvenu au pouvoir, il a vite fait de renverser le vizir incapable et sans valeur.

"L'Aventure du Vizir du Khan de Lenkèran" est la pièce la plus gaie d'Akhoundov; elle est écrite dans une langue vive et expressive. L'action se déroule naturellement et logiquement, sans artifices, ni complications.

La quatrième comédie d'Akhoundov est "L'Ours et le voleur" qui a pour titre exact: "Histoire de l'Ours qui terrasse le Bandit".

L'idée de libérer les paysans du joug des khans et des beys agitait profondément la sensibilité d'Akhoundov, mais l'acharnement de la censure tsariste ne lui permettait pas de prendre ouvertement parti pour l'émancipation des paysans.

Cette situation délicate l'obligea, dans une oeuvre consacrée à la vie des paysans, à éviter les attaques politiques et à remplacer le thème de la lutte révolutionnaire par celui de l'inégalité sociale. La division de la société en deux classes: les oppresseurs et les opprimés, les nantis et les déshérités ne pouvait échapper au peintre réaliste qu'était Akhoundov. Il pressentait une nouvelle société où l'inégalité des biens entre les hommes disparaîtrait, la société reprendrait courage et le bonheur triompherait sur la terre. A cet égard Akhoundov se rapprochait des socialistes utopistes.

L'aventure amoureuse racontée dans l'Ours et le Voleur est liée à la question de l'inégalité des fortunes dans la société de l'époque. Le conflit dramatique oppose deux paysans, Baï-ram et Tarverdi, dont le premier est pauvre et le second aisé. C'est Baïram qui triomphe, mais le personnage comique de Tarverdi est la cible d'une critique acérée. Il s'oppose à Baïram, homme honnête, juste, sensé, généreux et hardi. L'Avare, la cinquième comédie de l'auteur fut écrite en 1852. Le thème de l'avarice n'est pas nouveau. Il fut souvent traité avant Akhoundov dans la littérature mondiale. Parmi les types d'avares les plus connus sont Euclion, personnage de

"L'Aululaire" de Plaute, Harpagon de Molière, "Le chevalier avare" de Pouchkine, "Ames mortes" de Gogol. Akhoundov reconnaissait cette galerie de types créés par les grands auteurs de la littérature mondiale, mais elle était tout à fait nouvelle pour la littérature azerbaïdjanaise.

Le talent d'Akhoundov a pu "rajeunir ce qui était vieux". L'auteur n'a pas imité ses prédécesseurs de la littérature mondiale, mais donné un contenu nouveau à un thème, ancien et créé un nouveau type d'avare nettement distinct des autres.

Le personnage de l'avare, Hadji Gara, possède à la fois les caractéristiques propres à tous les avares décrits dans la littérature mondiale et les éléments nationaux très particuliers. L'argent étouffe en lui toute noblesse de sentiment. Il perd tout sens de la dignité, tout amour — propre, et tombe dans l'abjection. Avare, sans cœur pour les siens, sans conscience, menteur, trompeur, rusé, faux, tel est, avec d'autres défauts, le personnage.

Pour les Azerbaïdjanais, Hadji Gara est devenu un nom commun comme Harpagon et Gobseck pour les Français et Plouchkine pour les Russes.

L'esprit pénétrant d'Akhoundov, qui embrasse de vastes aspects de la vie azerbaïdjanaise et fait preuve d'une acuité et d'une profondeur exceptionnelles, a su représenter, dans "l'Avare", un monde en voie de disparition, avec toutes ses laideurs.

Cette comédie réunit toutes les qualités d'une oeuvre réaliste. La façon dont les personnages sont campés, la simplicité et la concision de la langue, la vivacité du comique, l'âpreté de la satire, la profondeur du réalisme, et bien d'autres quatre qualités encore, font de cette comédie une oeuvre classique.

En 1855, Akhoundov écrit sa sixième et dernière comédie. "Les Avocats" ("Histoire des Avocats du Tribunal coranique").

Le but qu'il se propose est de dévoiler ce qu'est exactement la procédure des tribunaux islamiques.

A cause de la censure, Akhoundov a transporté l'action de Tiflis à Tabriz et sa pièce porte sur les tribunaux islamiques relevant du Chah d'Iran.

L'auteur brosse avec art un tableau de la vie et des moeurs de l'Azerbaïdjan méridional, assujéti au chah d'Iran, où régner l'immobilisme et l'inertie. Là, le despotisme et le fanatisme ont paralysé les-esprits. L'arbitraire, l'injustice, la perfidie, l'astuce ont pris dans ce monde fétide des proportions effrayantes.

Sur cette sombre toile de fond, l'auteur pose une touche claire en la personne de Sèkineh Hanoum, héroïne positive de la comédie. Elle est l'incarnation de la jeune fille azerbaïdjanaise hardie, sensée et pleine d'énergie. Elle est le personnage féminin idéal d'Akhoundov. La lutte menée par Sèkineh Hanoum pour défendre son destin et ses droits sort du cadre étroit de son monde particulier et prend les dimensions d'un combat pour la libération des femmes de l'Orient.

Le théâtre d'Akhoundov est donc une encyclopédie de la réalité azerbaïdjanaise. Tel est le trait principal des comédies de cet écrivain de talent.

Pour Akhoundov, le théâtre a une valeur éducative, et il rencontre sur ce point les philosophes matérialistes français du XVIII^e siècle et les démocrates révolutionnaires russes.

Après les comédies, Akhoundov composa en 1857 son célèbre récit. "Les astres trompés", brillant pamphlet contre le despotisme du chah et son entourage d'astrologues et de membres du clergé musulman, personnages rusés et flatteurs.

La conformité d'idées et l'unanimité des nations, leurs clairvoyances, l'élimination de la société de l'indifférence et de "l'obéissance aveugle", l'affranchissement de la conception de chaque individu sont nécessaires pour la révolution sociale, — disait Mirza Fath-Ali Akhoundov. Il distinguait deux variétés de liberté: ...l'une est la liberté spirituelle, l'autre est celle corporelle ou bien mondaine. La première nous est enlevée par le clergé..., la deuxième par le despote".

Dans les trois lettres, Akhoundov soumet à une critique mordante le despotisme politique et spirituel de différents rites religieux. L'écrivain et philosophe azerbaïdjanais M. F. Akhoundov pour

renforcer ses idées s'appuyait toujours sur les arguments des autorités compétentes de l'Occident et de la Russie.

Le recueil de M. Akhoundov publié en 1859 en azerbaïdjanais pénétra en Turquie et en Iran. Dans ses lettres à ses destinataires et ses disciples étrangers, Akhoundov faisait inlassablement la propagande de l'art dramatique, luttait pour la création du théâtre si nécessaire à l'éducation de la masse et à l'accusation des vices sociaux. "Les comédies de M. Akhoundov servaient de modèle dans les pays du Proche-Orient et le nom de leurs auteurs est entré dans l'histoire de la littérature mondiale comme créateur des premières oeuvres dramatiques "européennes" au Proche-Orient. En 1890 le civilisateur ukrainien N. Goulak écrivait avec fierté: "Parmi les pays du monde musulman c'est notre Transcaucasie qui eut l'honneur de créer les premiers drames originaux".

Au XIX siècle les comédies de M. F. Akhoundov furent traduites en langues arménienne, persane, française, anglaise etc. La mise en scène de la comédie "L'Aventure du vizir du Khan de Lenkèran" au théâtre d'amateur de Bakou en 1873 marqua le début du théâtre national azerbaïdjanais.

Par le récit "Les astres trompés" (1857) Akhoundov fonda la prose réaliste, créa le modèle du nouveau genre dans la littérature azerbaïdjanaise. La prose était connue en Azerbaïdjan avant Akhoundov. Il suffit de se souvenir des oeuvres des auteurs du Moyen âge, les légendes folkloriques, les nouvelles de A. Baky-khanov "Le livre sur Asker" et "Rachid-bek et Saadat-khanoutn" de Koutkachensky "Dans le récit "Les astres trompés" M. Akhoundov soumit à une critique meurtrière la personne de Chah Abbas respectable d'après les noies des poètes et des chroniqueurs de la cour, révéla la fausseté de ses méthodes de gouvernement, fondées sur l'hypocrisie, la corruption, la concussion, créa le personnage du sellier Ioussif, d'état énergique, gouverneur intelligent et capable. Dans ce récit M. Akhoundov cherche les voies de renouvellement et de réorganisation de la société d'après les principes démocratiques. En tant que gouverneur Ioussif est réformateur, mais néanmoins il essuya une défaite. M. Akhoundov amène le lecteur à penser que pour l'abolition du despotisme et le renouvellement de la société on a besoin non seulement des réformes mais aussi des réformateurs. Par la suite il soulignerait d'une manière pieuse le rôle du peuple dans l'abolition violente du gouvernement despotique. Mais une lutte titanique du penseur à partir de la deuxième moitié des années 50, pour la réforme de l'alphabet musulman précéda ses oeuvres philosophiques.

Au cours de toute son activité Akhoundov luttait contre l'ignorance, les superstitions, le fanatisme, l'inégalité dans la société féodale. Il tâchait d'obtenir la liberté pour le peuple, qu'il appelait toujours "le pauvre peuple", "le peuple affamé", "le peuple malheureux". "L'Etat du peuple est si dur qu'on ne peut que le pleurer. Le coeur se déchire quand on observe sa vie sans joie", — écrivait Akhoundov.

Le penseur soumit à une critique meurtrière tout ce qui se trouvait sur la voie du progrès du peuple en état de l'esclavage infâme: l'alphabet arabe, l'état de la formation et de l'éducation scolaire, la réclusion des femmes, l'état de la propagande des succès des science et de la culture dans les pays orientaux. Les problèmes de la langue littéraire azerbaïdjanaise, sa terminologie tiennent une place importante dans son héritage.

M. Akhoundov aborde les questions de l'éducation et de l'enseignement dans le traité philosophique "Trois lettres..." ainsi que dans son article "Sur les besoins de l'homme", ses lettres "Au ministre de l'Education de l'Iran", "A Hassan-bek Zardaby" etc. Il souligna à maintes reprises que "sans connaissance, sans éducation, sans instruction élémentaire" aucune bonne action au nom du peuple n'amènerait aux résultats désirés: "Nous serons quand même dans le rang des aveugles". Le philosophe lutte pour l'égalité des femmes; il parle de la nécessité de l'instruction totale et obligatoire de tous les musulmans et toutes les musulmanes. "Cela est exigé par l'époque et la culture contemporaine..., par le progrès et la civilisation." Cette idée est soulignée dans les lettres au célèbre savant azerbaïdjanais Hassan-bek Zardaby: "Ton rêve (dans son journal "Ekintchy" Zardaby appelait le peuple à étudier les sciences.— M. S.) ne se réalisera, que si les bergers et les" femmes sont instruits, savent lire et écrire... M. Akhoundov d'écrivait avec indignation les méthodes de l'enseignement et de l'éducation dans les écoles religieuses, blâme avec colère la discipline de

bâton. Le but de l'éducation, d'après lui, est "l'amour envers la famille et la patrie", celui de l'enseignement consiste en l'étude des sciences, dans la connaissance des lois et des mystères de la nature, dans le développement du talent naturel."

Par ses comédies et son récit "Les astres trompés" Akhoundov approcha la langue littéraire azerbaïdjanaise du langage populaire. Par suite il exigeait avec insistance de nettoyer la langue littéraire des mots arabes et persans, leur remplacement par les mots d'origine azerbaïdjanaise et si cela était impossible, de soumettre ces mots aux lois phonétiques de la prononciation azerbaïdjanaise. M. Akhoundov contribua beaucoup à la mise en ordre de la terminologie de la langue azerbaïdjanaise, utilisa dans la langue littéraire des termes empruntés aux langues européennes. Il donnait une large explication aux termes innovés: "La Révolution c'est un événement quand le peuple désespéré par les actions illégales du gouverneur despotique et cruel, se réunit, se soulève et renverse son oppresseur..." „Le patriote est un homme qui au nom de l'amour envers la patrie et le peuple est prêt à sacrifier sa vie. Il donne les explications pareilles aux termes "le despote", "la civilisation", "le parlement", "la politique" etc. A son avis il faudrait les mettre en usage dans la langue littéraire azerbaïdjanaise, car ce processus pourrait enrichir le vocabulaire, aider l'assimilation des nouvelles notions par les élèves.

En considérant les problèmes de la langue, de l'instruction et des sciences M. Akhoundov menait une lutte incessante pour le nouvel alphabet, cherchait les causes du "retard des peuples musulmans" dans le domaine de la civilisation et les trouvait avant tout dans l'alphabet arabe. Akhoundov proposa pour la première fois de prendre connaissance des alphabets de tous les peuples "d'assimiler leurs meilleures qualités". Il élaborait le projet du nouvel alphabet en se sondant sur les systèmes graphiques latin et russe et le soumit à l'examen des milieux scientifiques de la Russie, de l'Europe occidentale et de l'Orient. Akhoundov consacra plusieurs années à la lutte pour le nouvel alphabet, mais à la fin il fut obligé de reconnaître: L'état et les théologiens actuels ne permettront jamais de changer d'alphabet". Le refus d'accepter le nouvel alphabet ne vainquit pas Akhoundov. Il estimait qu'à l'avenir on apprécierait dignement son projet que dépendrait exclusivement de l'époque et de l'attitude du peuple envers les innovations. Dans sa lettre à l'académicien B. Dorne le grand penseur azerbaïdjanais prédétermina avec sagacité le destin de son alphabet: "Dans cent ans mon alphabet tiendra une place d'honneur dans la littérature orientale... Alors mon but sera atteint et je peux me rassurer d'avance quoique je n'atteigne pas cette époque réjouissante. Le rêve de M. Akhoundov se réalisa aux années 20 de notre siècle, quand on adopta le nouvel alphabet en se fondant sur le projet de M. Akhoundov.

Vers le milieu des années 60 M. Akhoundov termina son oeuvre "Les trois lettres du prince indien Kémal-oud-Dovlé au prince persan Djélal-oud-Dovlé et la réponse de ce dernier". Dans cette oeuvre l'auteur soumet à la critique le système monarchique despotique, la conception du monde idéaliste et religieuse, l'illégalité, l'absence des droits chez le peuple. Il blâme la servitude et la soumission. En outre, tout cela trouve son reflet dans les oeuvres "Réponse au philosophe Hume", "Critique de Iek-kele-mé", "Sur les besoins humains", "Sur l'initulité des prières et des rites", "John Stuart Mill sur la liberté", "Sur l'abolition de la suppression", "Interprétation et détails des questions aux entretiens avec Melkoum-khan". Les oeuvres de M. Akhoundov, créées aux dernières années de sa vie représentent le sommet de la pensée sociale, politique et philosophique du peuple azerbaïdjanais au XIX siècle, une contribution inappréciable de notre peuple dans le développement de l'idéologie antiféodale et antireligieuse au Proche Orient.

D'après le dessein de M. Akhoundov, "Les trois lettres..." devraient accomplir une révolution dans la conscience de la masse populaire musulmane, provoquer une panique chez le clergé, une critique de retour du côté des soi-disant "pères de la nation", "des oulèmes et des théologiens musulmans". On devrait les étudier aux écoles, élever la jeunesse dans les idées de Kémal-oud-Dovlé, préparer la société pour les changements radicaux, pour le renversement des monarchies.

...Dans ses ouvrages sont mentionnés Aristote, Copernic, Galilée, Bacon, Bokle, Voltaire, Humboldt etc. Il se réfère à maintes reprises aux ouvrages d'Henrich Bokle, le considérant comme un penseur illustre, "un honorable sage". L'autre philosophe, l'anglais John Stuart Mill a intéressé Akhoundov en tant que critique de la morale religieuse, de l'obéissance aveugle de la personnalité à

la contrainte des coutumes et des moeurs en vigueur. Dans l'article "John Stuart Mill sur la liberté", Akhoundov expose ses opinions sur la liberté, la civilisation, le progrès, impensable, selon lui, sans la liberté de la pensée.

Dans sa lutte contre l'idéologie religieuse c'est à la raison qu'Akhoundov appelait "Donc, écrivait-il, terminant son raisonnement sur ce sujet, nos descendants ne pourront pas jouir de la liberté et ne gagneront pas le parti avant que la mentalité humaine en Asie et en Europe ne se soit libérée de la prison de la religion, et le seul argument, requérant l'autorité absolue, sera la raison humaine et non pas les haddiths". Mais ceci est dans le futur, et le penseur est résolu de se dépenser sans compter pour approcher ce "temps propice", indiquer à ses contemporains la seule voie qui puisse, à son avis, mener vers le progrès et la civilisation et aider les peuples islamiques à localiser le mal et à s'en délivrer. Akhoundov complète sa critique de l'idéologie religieuse par celle du despotisme et de la monarchie. Le système théocratique est dénoncé dans ses ouvrages à l'appui des faits caractéristiques de la réalité sociale des pays orientaux, de la Perse en particulier, où les chefs religieux, ulema, s'érigent en souverains absolus du peuple". Ils ont privé les gens de plusieurs biens terrestres, le maintiennent dans la stagnation des lois et d'interdictions. Dans son article sur Mill, Akhoundov s'en prend également aux cléricaux chrétiens qui s'efforcent d'inculquer les lois, les dogmes religieux dans la conscience des gens, mais en Europe se sont trouvés des penseurs qui "se sont insurgés contre l'église catholique se complaisant dans l'obscurité, et, en sortant de l'impasse de l'obéissance aveugle aux ecclésiastiques ont suivi la voie révolutionnaire. Akhoundov parle pour la première fois de cette voie révolutionnaire, libératrice de la conscience des Orientaux, dans ses "Trois lettres..."

Akhoundov s'appesantit sur les conséquences pernicieuses du système théocratique favorisant le despotisme religieux en Perse: "le laisser aller est partout, dans les tribunaux tout dépend des fonctionnaires grands et petits, dans les provinces le pouvoir est exercé pour la plupart des cas par des princes ignorants, et c'est la classe pauvre qui en subit les conséquences, victime des sévissements des collecteurs des tailles, en un mot, l'arbitraire, l'illégalité sont partout, la liberté est totalement absente, c'est le règne d'une petite poignée de hauts dignitaires à l'esprit borné qui ont réduit les masses populaires au niveau "d'esclaves misérables" en les privant de toute liberté, de tous les droits humains.

L'écrivain veut suggérer au lecteur que des conseils et des sermons ne changeant rien dans l'ordre existant, qu'il est urgent de le modifier de fond en comble. Pendant des milliers d'années les philosophes conseillaient à l'opresseur d'être juste, les poètes d'Asie et d'Europe sèment la justice dans leurs oeuvres sans pourtant bannir l'oppression de la Terre", — écrivait-il. Ce n'est pas à l'opresseur, mais à l'oppressé qu'il faut en appeler. Selon Akhoun-

dov, le peuple créerait une vie nouvelle et l'Orient ressemblerait au paradis s'il trouvait la clef de sa prison spirituelle, ou il est enfermé depuis des siècles, et ayant rassemblé les forces nécessaires, dirait à l'opresseur: "Retire-toi des affaires de l'Etat". Le changement du régime existant n'est possible que par la voie de contrainte: tous les ouvrages philosophiques d'Akhoundov suggèrent logiquement cette idée révolutionnaire.

Dans ses "Trois lettres..." Akhoundov développe ses idées athées, explique les lois naturelles depuis les positions du matérialisme, prouve la nécessité de la connaissance scientifique du monde, la foi et la science, souligne le penseur, sont deux choses opposées qui s'anéantissent. Tout ce qui existe au monde peut être connu, la matière est une notion objective qui n'a pas besoin d'être créée, étant elle-même créatrice et l'objet de création.

Le philosophe azerbaïdjanais révèle l'essence réactionnaire de plusieurs rites religieux basés sur les dogmes du clergé et explique la vraie nature de la morale: il démontre la corrélation du matériel et du spirituel depuis les positions matérialistes: "la raison ne peut pas exister sans cerveau après la destruction de ce dernier."

Ses "Trois lettres..." ont exercé une influence considérable sur l'évolution de la pensée sociopolitique du peuple azerbaïdjanais et ont occupé la place qui leur revient dans la lignée des ouvrages philosophiques. Les "Trois lettres..." au manuscrit ont connu un grand succès parmi les amis et les adeptes d'Akhoundov, mais n'ont été éditées qu'après l'instauration du Pouvoir des Soviétiques en Azer-

baïdjan. Akhoundov voulait traduire son livre en français, en allemand ou en anglais et plaçait de grands espoirs dans la publication de son ouvrage philosophique qui devait opérer une révolution dans la conscience du peuple endurent de grandes souffrances et le rééduquer dans l'esprit des idées de Kémal-oud-Deuv-lé. Notre peuple a hautement apprécié l'héritage immortel de son écrivain classique à sa juste valeur. L'intérêt pour l'oeuvre d'Akhoundov s'accroît avec l'évolution de notre société, ses ouvrages philosophiques et littéraires, ses articles consacrés aux problèmes actuels de son temps doivent être lus d'un angle nouveau. Ses comédies ne quittent pas les planches des théâtres azerbaïdjanais, ses oeuvres sont traduites en dizaines de langues des peuples de notre pays, plusieurs rues et établissements de culture portent son nom.

L'intérêt pour l'oeuvre d'Akhoundov se voit augmenter non seulement en Union Soviétique mais aussi dans le monde. Ses livres attirent l'attention des savants de plusieurs pays de l'Occident (la France, la Grande Bretagne, les Etats-Unis) et de l'Orient (l'Iran, la Turquie, l'Afghanistan, les pays arabes) ce qui confirme l'importance de cet écrivain qui a beaucoup fait pour donner un nouveau souffle à l'ancienne littérature du monde musulman. Les travaux se multiplient dans les pays socialistes; les investigateurs iraniens reconnaissent l'influence d'Akhoundov sur la littérature et la pensée sociale persane; nous devons souligner spécialement les mérites de l'orientaliste français Louis Bazin qui a traduit les comédies d'Akhoundov directement de la langue azerbaïdjanaise. Les ouvrages des savants étrangers contribuent à la compréhension toujours plus profonde de l'héritage littéraire, philosophique et scientifique d'Akhoundov.

Il faut noter cependant que certains savants en Occident falsifient son oeuvre donnant des conclusions mal fondées et tendancieuses L'encyclopédie de l'Islam" britannique veut prouver que le penseur azerbaïdjanais s'est fait le champion de la thèse de la "soumission aux autorités russes". Le professeur de l'Université de Californie (USA) H. Algar estime dans son livre "Mirza Melkounkhan" (1937) que critiquant le despotisme et la tyrannie, Akhoundov en excluait le tsarisme et condamnant la tyrannie, il avait pour cible les monarques musulmans. En avançant cette thèse Algar ne tient absolument pas compte des particularités de l'époque où vivait Akhoundov et la force de la censure politique dans la Russie tsariste. Comme nous l'avons dit auparavant, l'écrivain en traduisant en russe son traité philosophique pour la publication, a été obligé d'apporter certaines modifications importantes dans le texte du manuscrit: il a changé le mot "despotisme" par "chah de Perse le mot "religion" par "islam" et a enlevé du texte la définition des notions telles que "révolution", "despotisme".

Il convient cependant de prendre en compte le fait qu'Akhoundov ne mettait guère le signe d'égalité entre la Perse de chah et la Russie considérant l'entrée de l'Azerbaïdjan du Nord à l'empire russe comme un fait positif et appelant ses contemporains à apprendre la langue russe et se familiariser avec la culture de la Russie.

* * *

L'héritage d'Akhoundov n'appartient pas à l'histoire seule, son oeuvre suscite un grand intérêt de nos contemporains, aidant à lutter pour les nobles idéaux de notre époque. Ses postulats du rôle social de la littérature et de l'art sont plus que jamais actuels. Les hommes de culture apprennent de leur grand prédécesseur à être tenace, à lutter sans transiger pour le triomphe de la juste cause dont Akhoundov était un adepte fidèle.